

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2019



CONCOURS DE NOUVELLES
A THEMES LIBRES

Palmarès 2019

Prix Gaston Welter ex aequo :

"Rien que des arbres..."

Muriel Fèvre (Belfort - 90)

"Magic City"

Romane González (Auch - 32)

2^{ème} Prix d'honneur :

"Bacha Basi"

Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

Par ordre alphabétique :

6 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"Une journée au bord de l'eau"

Fanny Bidegorry (Espoey - 64)

"Sécheresse"

Chantal Cacault (Rueil-Malmaison - 92)

"Rien que des arbres..."

Muriel Fèvre (Belfort - 90)

"Magic City"

Romane González (Auch - 32)

"Bacha Basi"

Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

"Tonton Bob"

Christian Sinniger (Ozoir-la-Ferrière - 77)

31 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

"Conflit de famille"

Christophe Barreau (Les Sables-d'Olonne - 85)

"La mémoire est un gâteau sec qui s'effrite"

Régine Bernot (Frouzins - 31)

"Une journée au bord de l'eau"

Fanny Bidegorry (Espoey - 64)

"Les Anges"

Alain Bourgasser (Pont-du-Casse - 47)

"Flash black"

Sylvie Breton (Brunoy - 91)

"Bien dans SA peau"

Jean-Yves Broudic (Paimpol - 22)

"Sécheresse"

Chantal Cacault (Rueil-Malmaison - 92)

"La dernière messe du Père Philippe"

Claude Carré (Douchy-Montcorbon - 45)

"Galayre, Galayre..."

Claudine Créac'h (Auxerre - 89)

"L'ami de laine"

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

"Rien que des arbres..."

Muriel Fèvre (Belfort - 90)

"Ne serait-ce qu'un regard..."

Guénaëlle Gallego (Libourne - 33)

"Star"

"Magic City"

Romane González (Auch - 32)

"Exil"

Nadine Guichard (Uriménil - 88)

"Rose rouge sang"

Marielou Jaouen (Le Cendre - 63)

"Histoire (trop) courte"

Anne Karen (Paris - 75)

"La maison verte"

Tristan Lesage (Courbevoie - 92)

"Rêve, Errance"

Pierre Malaval (Annecy - 74)

"Speranza"

Mireille Masciulli (Marly - 57)

"Pila"

Jean-Louis Maury (Monplaisant - 24)

"Le bout du monde"

Julius Nicoladec (Prémery - 58)

"Appellations d'origines contrôlées"
Jean-Marie Palach (Saint-Maur - 94)

"Bacha Basi"
Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

"Fleurs de givre"
Léa Royer (Rennes - 35)

"Tonton Bob"
Christian Sinniger (Ozoir-la-Ferrière - 77)

"Le désert noir"
Gaëlle Thirion (Saint-Maximin - 38)

"Grains de sable"
Marie Tinet (Faverges - 74)

"Bonbecs"
Eddie Verrier (Saint-Saulve - 59)

"Le boche"
Jean-François Vielle (Rennes - 35)

"Tout doit disparaître"
Tanguy Wassong (Brumath - 67)

Prix Gaston Welter ex aequo : Rien que des arbres...

Ouvrir la culasse. Insérer le chargeur. Fermer. Tirer, tirer... tirer cinq fois. Ouvrir la culasse. Ejecter le chargeur. Insérer le nouveau. Recommencer. Garder l'œil ouvert. Acéré. Malgré la sueur qui coule dedans, qui pique, qui fait pleurer...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Fourmis dans l'épaule. Des rouges qui grouillent par milliers, qui mordent, déchirent. Et leur venin, leur venin brûlant, mélangé à son sang, il bouillonne son sang là-dedans, il est en train de tout cuire, il va finir par monter, monter jusqu'à la tête, son cerveau il va le changer en œuf mollet et alors, alors, là-haut, là-haut, tout sera figé, comme de la sauce quand elle est restée trop longtemps au froid et il pourra plus penser, non, non, plus du tout penser. Il entendra juste des bruits mouillés, des bruits de succion de bottes qui s'enfoncent dans une terre détrempée et ça le remplira tout entier.

Et puis, il y a aussi ses mains. Crispées sur le fusil. Dures, froides, on dirait des caillies congelées. A chaque mouvement de ses doigts, ça craque, ça résiste, il a l'impression qu'ils vont se casser bien net à chaque phalange, ses doigts, et ensuite, tomber sur le sol en pluie d'osselets, tinter contre les cartouches vides amoncelées à ses pieds et ça ferait des petits sons secs, mats, comme des fouirre de squelettes hystériques...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Il fait ça depuis l'aube. Il a vu le ciel s'allumer, passer du noir au rose. Il a vu le soleil sortir de son antre pareil à une gigantesque araignée et tisser sa toile de feu pour bouffer les nuages, les dernières étoiles et il avait trouvé ça beau ; ça lui avait mis le cœur en fleur avec le nectar, le pollen et tout... Il avait pensé à sa mère, sans doute déjà debout dans sa ferme délabrée loin très loin d'ici, il s'était dit que peut-être, elle voyait la même chose que lui, parce que, sûrement que le ciel, le soleil, ils sont partout pareils, où qu'on soit, tous les gens qui s'aiment, de les regarder, ça les relie...

Maintenant, le ciel, le soleil, il ne les voit plus. Il est enfermé dans un tunnel de fonte étroit qui pue la merde et la rouille et au bout, à la sortie, tout ce qu'il y a, c'est le canon de son fusil crachant ses crottes de plomb.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Le lieutenant, il lui avait dit, avant de commencer : « C'est des arbres, rien que des arbres. Un entraînement au tir de précision. » et ça, il se le répète en boucle dans sa tête –des arbres rien que des arbres–, il fait tourbillonner les mots comme une eau de vaisselle en train de s'écouler dans une bonde d'évier, il en a presque la nausée. Il s'entraîne, sur des arbres, il s'entraîne à tirer au fusil.

Il les voit tout flou. Des reflets brouillés dans l'eau, des flammes ternes qui oscillent dans un brouillard cendreau, à cause du vent qui lui râpe les yeux. Le vent, il lui fait couler des larmes comme des grumeaux, quand elles sortent, elles lui déchirent le coin de l'œil, et puis, avec sa sueur, elles lui poissent les prunelles, elles font comme une pellicule translucide qui le brûle et l'empêche de bien voir sa cible. Mais bon, ça change pas grand chose, parce que c'est des arbres, rien que des arbres... Même s'il perçoit brouillon, il met dans le mille à chaque fois, trop facile, parce que, les arbres, ils ne bougent pas, ils sont juste un peu tremblants-gémissants, sûrement à cause du vent, sec, âpre, brûlant,

qui fouette, secoue, écorche, arrache. Oui, c'est ça, ils tremblent, gémissent à cause du vent...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Lui aussi, il arrête pas de sursauter. De trembler. Comme une carpe en train de crever.

A cause du bruit des tirs. Les siens. Ceux de ses compagnons. Une cacophonie d'explosions, une pluie violente de coups de poings sur sa tête qui l'étourdissent, font chanceler ses méninges.

Et puis, il y a aussi, l'odeur âcre de la poudre, les fusils qui crachent sans arrêt leurs hérissos de feu, laissant des tâches rouges sur les yeux... Il brûle, il étouffe.

C'est tout comme à la vraie guerre. Mais sans combat...

Marre ! Marre ! Marre d'être là ! Honte ! Honte de faire ce qu'il fait ! Une honte sang de truie coagulé qui l'encroûte de la tête aux pieds, qui le cuit comme un pâté.

Lui, c'était pas ça, pas ça qu'il attendait !

Lui, il voulait être au front, massacrer des Russes rougeauds, creuser dans leurs lignes des tranchées aussi larges et profondes que des ravins.

Il voulait être un héros, le héros de son pays, le héros de sa mère et de ses petites sœurs Anya, Julia et Gerda, être plus fort, plus grand que le père, revenu manchot de la grande guerre.

Une horreur, le père, un déchet répugnant qui fout rien ! Toujours le souffle poussif, l'œil effaré. Toujours avachi sur une chaise, grelottant, collé à la cheminée jour et nuit, à observer les flammes, à boire son schnaps, à gratter furieusement l'absence de son bras droit.

Pouah, le père ! Ça aurait été mieux qu'il y crève, dans ces tranchées de là-bas...

Maintenant c'est à lui, Dieter, l'unique homme de la famille, c'est à lui de lui faire honneur, de la rendre à nouveau digne d'être allemande. Et là, avec ce qu'il est en train de faire, il peut pas. C'est comme s'il était en train de la rouler encore et encore dans la bouse...

Il se sent pire que le père affalé sur sa chaise en grosse merde molle, en train de téter sa gnole !

Marre ! Marre ! Honte d'être là ! Partir...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Il avait gueulé fort fort ! Quand le capitaine dans son bureau, il avait dit qu'il fallait qu'il s'entraîne encore, que, pour le front, il était pas prêt. Il avait hurlé, tapé des poings et des pieds, chialé comme un putain de gniard. Lui, il s'était donné, donné à fond, il avait subi sans moufter brimades, coups, humiliations, il avait rampé dans la boue, bouffé de la racine, s'était déchiré la peau aux crocs des barbelés, avait plongé dans des eaux glaciales. Tout ça, tout ça pour rien ! Et puis, il avait pensé à sa mère, ses sœurs, qui l'avaient laissé partir avec les yeux rouges, mouillés mais qui étaient fiers, brillants comme des soleils ; à la fille des Bayer, gros nibards, larges hanches, qui avait commencé à le reluquer quand elle avait su qu'il partait à la guerre...

Si elles savaient, toutes, si elles savaient ce qu'il fait au lieu de se battre pour son pays, elles le jetteraient dans la fosse à purin !

Il a promis, à la mère, aux sœurs, il a promis de leur écrire, de leur raconter le front... Mais là, la guerre, en fait, il ne la fait pas, va falloir qu'il imagine, qu'il invente des exploits de tête brûlée, de trompe-la-mort. Il peut pas leur dire que c'est comme à la fête foraine, des tirs à la carabine, sauf que y a pas de lot. Juste un relent à la fois amer et acide qui lui monte au gosier à chaque fois qu'il fait feu. Il peut pas leur parler des cinq « pan ! », les cibles qui s'escamotent. La victoire. Sans risque, sans panache, sans gloire. Il peut pas leur parler du grand vide froid qui le remplit peu à peu.

Non, il peut pas...

Il a peur de ce soir, quand il aura fini. Seul avec sa feuille blanche, le crayon dans la main, la tête comme un baquet avec plein d'engrenages emmêlés qui moulinent un néant noir. Il a peur de ce soir, quand il faudra écrire et qu'il saura pas quoi dire...

Peut-être qu'il vaudrait mieux qu'il meure. Tout de suite. Maintenant.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Il a soif. Une soif d'homme perdu dans le désert. Sable dans la bouche qui lui ponce le palais, la langue, comme du papier de verre.

Le lieutenant, il l'a abreuvé d'eau-de-vie toute la nuit, il lui a fait têter pléthore de goulots, pour diluer sa colère, sa peine et en même temps, il lui a promis-juste l'affaire de deux ou trois jours, le temps de nettoyer la zone- il lui a promis qu'après, après, il l'emmènerait au combat pour de vrai.

La gnôle, elle a fait couler en lui des rivières de chaleur, elle l'a ouvert en grand, de partout, il s'est senti comme un drap sale et fripé qu'on aurait déployé à la fenêtre, au soleil, avec un vent léger. Et il a trouvé ça bon. Incroyable comme c'était bon !

Mais maintenant, c'est fini. A vidé les deux flasques que le lieutenant lui avait laissées. En cas de coup de mou. Des coups de mou, il en a eu beaucoup...

Maintenant, il se sent rétréci, ratatiné. En accordéon. Comme s'il était tombé d'un arbre la tête la première et qu'il s'était tout tassé d'un coup.

Putain ! Il a soif ! Putain ce qu'il a soif ! Il pourrait s'enfiler tout un tonneau.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Quand ils sont allés dans les bois, au bord du ravin, pour la mission, il a pas vu tout de suite, non non, il a pas vu tout de suite ce que c'était, la mission. Trop beurré. C'est quand il a vraiment été près, tout près qu'il a compris et alors, il est tombé à genoux, bras ballants, la bouche béante à chercher l'air, parce que, dans ses poumons, soudain, y en avait plus du tout.

C'est pour ça que le lieutenant, il l'a fait boire à nouveau. Un long, très long gorgeon. Qu'il lui a glissé deux flasques dans les poches de sa vareuse. Et puis, qu'il a pas arrêté de lui répéter à l'oreille –c'est des arbres, rien que des arbres, fiston ! Rien que des arbres... - jusqu'à ce qu'il aille mieux et la voix, les mots du lieutenant, c'était une mélodie, une berceuse de contrebasse douce comme un sirop, peu à peu, c'est rentré bien profond dans son cerveau, en même temps que la gnôle, ça lui a retapissé l'intérieur de la tête ambiance forêt profonde. Douce et feutrée.

Après, le lieutenant, il l'a plus revu. Il sait pas où il est, ce qu'il fout. Il faudrait qu'il revienne, absolument, il faudrait qu'il revienne ! Sur le champ. Parce que, lui, Dieter, il a complètement dessoulé et il va plus bien du tout ; la tapisserie dans sa tête, elle se décolle, elle s'en va par lambeaux et derrière, y a des bouches pâles qui grimacent et des yeux effarés et ça lui colle un vrai blizzard

dans le corps, ça fait descendre son thermomètre très en dessous de zéro. Et il a beau continuer de se répéter –c'est des arbres, rien que des arbres- pour faire tenir, pour rapiécer, sans la gnôle, ça fait de moins en moins effet... Faut qu'il revienne, le lieutenant, faut qu'il revienne dare-dare pour l'abreuver, sinon, il tiendra pas le coup.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...
Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...
Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...
Froid, soif, mal... envie de crever...

*

Le soleil est passé derrière lui. Le vent est tombé. Le ciel a pris une vilaine teinte rouge violacée. On dirait la tronche du père étalée sous son nez. Sa main droite est en sang à force de tirer et puis, c'est sûr, bientôt, son bras droit va tomber, encore quelques fils à casser et il va dégringoler.

Et il les voit, à présent, oui, oui, il les voit. Toute la tapisserie dans son cerveau s'est décollée-déchirée. Bien nets, tout éclaboussés du soleil couchant. Des hommes, des femmes, des enfants... il n'est pas soldat mais bourreau, tueur d'innocents.

Là, y en a cinq devant lui. La mère, le fils aîné, les trois gamines, pas encore sorties de l'enfance. C'est sa famille à lui qu'il a dans le viseur. Sauf qu'ils ont les cheveux, les yeux noirs, un teint livide qui tire presque sur le gris. Mais sinon, c'est pareil, tout pareil... Il a envie que son bras droit se détache maintenant pour plus avoir à tirer... Il a envie de hurler. De faire un trou dans le ciel avec sa voix. Que tout y soit aspiré. Il a envie de bouffer son fusil. De le mâcher longtemps-longtemps entre ses dents, jusqu'à le transformer en farine couleur moisi.

Il peut pas, il peut plus faire ça. Faut balancer le fusil, tout son barda. Pour s'alléger. Et puis, se barrer en courant, partir dans la forêt, s'éloigner de cet endroit...

Il baisse son fusil, lentement. Commence à se retourner.

Mais soudain, il pense à la promesse du lieutenant –dans deux trois jours, le front, le vrai combat-la possibilité de montrer qu'il est fort, courageux, digne d'être allemand. Il pense au déshonneur, aux visages de sa mère, ses sœurs, quand on leur annoncera que c'est un traître, un déserteur. Il pense aux regards haineux qu'on leur jettera quand elles iront au village, aux murmures malveillants sur leur passage : famille de dégénérés. Pas fréquentable. Père poivrot notoire, fils couard. Il pense à la misère, au dénuement dans lesquels il va les plonger.

Alors, il se fige. Il doit le faire, il le doit. Pour sa famille.

Il prend une longue inspiration, relève son fusil.

Ouvrir-insérer-fermer...

Met le doigt sur la gâchette. Ferme les yeux. Pour pas les regarder.

Et puis, il tire. Cinq fois...

Muriel Fèvre

Prix Gaston Welter ex aequo : Magic City

A Little Haïti, on a encore trouvé le corps d'un gamin, dans une poubelle. C'est une fille, treize ans environ. Tuée par arme blanche. Marc Bennett a trouvé le corps. Depuis, il en parle à tous les gens qu'il croise. La poubelle est dans une rue, derrière le magasin d'électro-ménager où il travaille. Marc dit qu'il n'a pas vu le corps, il a senti l'odeur, c'est tout. Il dit que cette odeur le hante maintenant. Une semaine que le corps était là. Il a pas voulu ouvrir la benne, à quoi bon, rien qu'à l'odeur, il savait. Il a appelé les flics. Ils ont emporté la poubelle.

- Je vais tout foutre à la poubelle, a dit Susan à Frank, son ex-mari.

Elle a pris les boucles d'oreille et la bague qu'il venait de lui offrir – cent mille dollars à vue d'œil, ce salaud croit vraiment pouvoir l'acheter ? Et il croit qu'elle vaut si peu ? – et elle a ouvert la petite poubelle sous l'évier et de sa longue main aux doigts manucurés a fait glisser les bijoux du plan de travail à la poubelle. Frank n'a rien dit. Susan le déteste et voudrait qu'il soit mort. C'est lui qui l'a quittée pour cette petite salope de vingt-deux ans, Laura. Laura aux jambes fermes et bronzées, au cul ferme, aux seins fermes. Susan regarde son reflet dans le miroir suspendu au mur du salon. Grâce au Botox, elle paraît trente-cinq ans. Elle ne pourra jamais en paraître vingt-deux. JAMAIS. Tout à coup, elle se hait. Elle a envie de se griffer le visage, avec ses ongles, de s'arracher la peau par lambeaux. Elle est vieille, elle est moche, comment est-ce qu'on peut supporter ça ?

Elle ouvre la porte-fenêtre, sort sur le balcon. De l'air, elle a besoin d'air. Elle s'appuie contre la balustrade, cherche à respirer par le ventre. Ses yeux errent sur la baie de Miami. En face, il y a des bulldozers, des grues partout. Ils sont en train de construire deux nouvelles résidences. Elle a peut-être besoin de changement, elle pourrait déménager... La veille, sur le toit de son immeuble, là où se trouve la piscine solarium, elle a rencontré un type. Un jeune milliardaire. Il a fait fortune en inventant un truc, elle ne sait plus quoi. Pourtant, sur le coup, ça lui a paru chouette. Ce type-là, oui, c'est quelqu'un de bien. Il l'a invitée à dîner, un soir. Elle a hésité. Elle va lui dire oui.

Frank dit qu'il l'aime, qu'il regrette. Il dit que Laura et lui ne s'entendent pas du tout. Susan est certaine que Laura a jeté Frank. Comment est-ce qu'on peut le supporter ? Comment est-ce qu'elle, a pu le supporter, pendant quinze ans ? Frank est gros. Il bande mou. Elle le fout dehors. Il ne cherche pas à récupérer les bijoux, en partant.

- J'ai tout mis au clou, elle dit. Tout ce qui avait un peu de valeur, mes bijoux...

Il la regarde et il ne sait pas quand est-ce qu'il va le lui dire. Il n'a pas envie de le lui dire alors il l'écoute parler. Peut-être, au moins, il peut faire ça : l'écouter.

Elle est grande. Elle doit faire sa taille. Très maigre. Elle porte des lunettes, ça lui donne un air un peu sophistiqué. Ou celui d'une maîtresse d'école.

- Je pensais pouvoir trouver un autre boulot, elle dit, en faisant un geste de la main, la main d'abord levée puis qui s'abaisse, s'affaisse, et vient claquer contre sa cuisse.

Il regarde derrière elle. Crazy Jo vient de sortir de sa tente, il a avec lui son violon, enfin, plus exactement cette planche en bois fichée de cordes tendues qui ne le quitte jamais. Il joue un air, Jamal l'a déjà entendu des centaines de fois, c'est toujours le même. Crazy Jo sourit en même temps qu'il joue et on voit qu'il lui manque les deux dents de devant. La fille se retourne et le regarde. Crazy Jo passe devant eux en souriant. Il va rejoindre trois types qui sont assis sur des canapés un peu plus loin et qui ont l'air de ne rien faire.

- Des flics ont tiré sur mon mari, dit la fille. Parce qu'il était noir.

Jamal hoche la tête. Dans une autre vie, il était architecte. Il regarde ce qu'il a construit. Les tentes. Les campements de fortune. Les meubles récupérés un peu partout. Tout un bidonville qu'il a créé pour aider ceux qui peuvent pas se loger, dans la cité magique.

- Je suis désolé, il dit.

La fille le regarde, les yeux vides, elle ne comprend pas.

- Il n'y a plus de place, il dit. Je ne peux pas vous accueillir. Il n'y a plus de place.

La fille lève ses deux mains vers lui. Elle supplie. Il détourne le regard. Comme ça, il a déjà dû refuser soixante-dix-huit personnes. Au début, leurs visages le hantait. Maintenant il y en a trop, il ne se souvient plus.

- Où est-ce que je vais aller ?

Larry sait où aller. Il suit les instructions de l'appel radio. C'est à un embranchement, il s'y est déjà rendu plusieurs fois. C'est là qu'ont lieu presque toutes les fusillades, à Opa-Loka. Larry est fatigué. Le dernier appel, c'était une overdose. Une fille, jeune, allongée dans une voiture ouverte, la seringue encore dans le bras. Larry gare sa voiture de patrouille et attend que Carlos Herrera, son collègue, se soit garé aussi pour sortir. Il est une heure du matin. Larry a encore six heures de ronde avant de rentrer chez lui. Un groupe de gosses, dix, douze ans, pas plus, traînent dans la rue. Larry leur rue dans les brancards.

- Foutez le camp, les gosses.

Il a déjà vu ça, des passants qui se prennent des balles perdues, à cet endroit. Les gosses se dispersent.

Le type est là, à moitié allongé contre la porte d'une épicerie. L'épicier a baissé sa devanture en fer et à travers le grillage, il regarde dans la rue, en fumant une cigarette. Le type allongé se tient le ventre et du sang a taché ses mains. Les secours sont en route. Larry connaît ce type. Il deale de la drogue dans le quartier. Jeune, pas plus de vingt ans. Les gosses reviennent, comme des mouches à merde.

- Dégagez de là, dit Herrera en touchant son arme de service.

Il les chasse de la main, les gosses rigolent, s'en vont un peu plus loin et reviennent, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Larry s'accroupit devant le type. Les os de ses genoux craquent. Le visage du type est tout blanc, des gouttes de sueur tombent de son front et atterrissent sur ses mains.

- Tu peux parler ? demande Larry.

Il est absolument impossible de parler avec cette musique. Tommy fait un signe à la fille et elle rigole, elle hoche énergiquement la tête. Tommy lui remplit une autre coupe de champagne. Il aime bien faire ça. Il a payé des types pour le faire, des serveurs en costume qui courent d'un invité à l'autre avec un plateau rempli de coupes de champagne, mais il aime bien le faire de temps en temps, ça plaît aux filles. Et il vient des Ozarks, putain. Dans une autre vie, avant de se mettre à la musculation, il était le Gros Tommy, et sa mère lui faisait bouffer des trucs en boîte. Je suis Tommy Burbanks, il se dit. J'ai joué dans huit films, je suis la star montante, le jeune premier que tout le monde s'arrache. Je suis beau, je baise bien, je suis bankable.

La fille est une pseudo-starlette. Elle est jolie. Elle a un beau cul. Il lui fait un autre signe, index levé. Elle hoche la tête. Il la prend par la main, l'entraîne à l'étage. Dans sa chambre. Je suis Tommy Burbanks, il se dit en attrapant la fille par les cheveux. Il tire et elle a un petit mouvement de recul mais très vite, elle se laisse faire. Il la retourne, remonte sa jupe. Elle ne porte pas de sous-vêtements, la salope. J'ai la plus belle maison de cette putain d'île privée, il se dit en retirant la ceinture de son pantalon. Ma maison est à côté de celle de Tony Montana, dans Scarface. Mon yacht est le plus gros de la baie. Il frappe le cul de la fille avec sa ceinture, côté boucle. Je suis Dieu. Je suis Dieu et je vous encule tous. Il pénètre la fille. Elle tourne son visage vers lui. Il la voit, juste une fille au visage rouge, les yeux plein de larmes, de la morve au nez. Il la gifle et la pousse sur le lit.

La fille est partie. Elle a laissé des traces de sang partout dans les draps. Putain, il pense. Des draps à mille dollars.

Il y a encore de la musique en bas. La fête n'est pas finie, sans doute. Il a envie de descendre et de leur hurler de dégager, à tous. Il a un flingue dans le tiroir de la commode et encore une fois, il ressent cette envie, au creux de son ventre, prendre le flingue, le mettre dans sa bouche et appuyer sur la détente.

De la cervelle sur les murs. Sa femme de ménage mexicaine trouverait le corps.
A Little Haïti, on a encore trouvé le corps d'un gamin, dans une poubelle.

Romane González

2^{ème} Prix d'honneur : Bacha Basi

Une douce musique monte du petit réveil. Une harmonieuse mélodie jouée sur les cordes d'un kabuli rabab, accompagnée par le rythme envoutant d'un dhukkar et d'une série de grelots.

Le réveil a extirpé Amir d'un rêve angoissant. Le cœur battant, l'adolescent laisse la musique envahir l'espace confiné qui lui sert de chambre. Il attendra la fin du morceau pour éteindre l'appareil. Ce réveil est un cadeau de Nadir, le seul. Qu'Amir a toujours gardé auprès de lui. Pas par affection pour Nadir mais pour la musique qu'il dégage, cette musique qui s'est refermée sur lui comme un piège.

Amir a quinze ans aujourd'hui. Et personne pour lui souhaiter un bon anniversaire. Quinze ans. Et encore tant de choses à découvrir. Tant de choses à vivre. L'amour, par exemple. Amir n'a jamais connu l'amour. Il sait juste qu'on ne l'aime pas.

A commencer par ses parents... On ne vend pas quelqu'un qu'on aime...

Il se rappelle cet homme qui l'a accosté pour lui demander s'il aimait danser. Il ne sait pas que c'est un recruteur qui recherche des jeunes bacha bereesh, ces garçons imberbes que les notables de la ville s'arrachent. Il ne se doute pas que son large sourire et ses grands yeux verts font de lui une cible privilégiée. Et une future victime...

Il se rappelle l'enveloppe qui quitte les mains de l'homme pour atterrir dans celles de son père. Il se rappelle les larmes de sa mère alors que l'homme l'emporte. Peut-être l'aimait-elle, après tout, elle. Mais en Afghanistan, les femmes n'ont pas leur mot à dire. Il se rappelle que son père, lui, ne l'a pas regardé, trop occupé à compter les billets.

Il a bien cru qu'on l'aimait, pourtant. Son professeur de danse, notamment...

Il se rappelle la musique qui tourne autour de lui. Il se rappelle le son magique qui envahit la pièce. Il se revoit virevolter au rythme des applaudissements enthousiastes de son professeur. Il apprend à lever le menton, à fouetter l'air de ses bras tout en bougeant délicatement les doigts. Tu es une étoile, s'extasie son professeur, lui-même ancien bacha bazi.

Bacha bazi : garçon de plaisir. Une coutume locale, diront certains. Un symbole d'autorité, diront d'autres. Car seules les personnes riches ou influentes peuvent se permettre la possession d'un garçon-jouet. Dignitaires de l'armée ou de la police, chefs de guerre, politiciens, juges... ceux qui pourraient lutter contre cette prostitution de garçons pré-pubères, ceux qui devraient lutter contre cette ignoble pédophilie ! Car le bacha-bazi ne s'arrête pas à la danse...

Amir a tout d'abord cru à un jeu.

Il se rappelle les premiers voiles, les premières robes, les premières séances de maquillage, les premiers grelots accrochés aux chevilles et aux poignets. Il se rappelle sa première danse. Au centre du public, il y a un homme qui le regarde avec avidité. Il ne sait pas encore qu'il s'agit de son maître, Nadir. Que c'est pour lui qu'il a été formé.

Il se laisse porter par la mélodie et s'élanche pour une longue danse. Il fait jouer ses doigts dans les airs, fait langoureusement rouler sa tête sur ses épaules. Il ne sait pas ce que ce simple geste déclenche dans les pantalons de ses spectateurs. Sa danse s'achève sous un tonnerre d'applaudissements. Il se sent fier. Pourtant, ce n'est pas lui que les convives viennent féliciter mais le maître de cérémonie. Celui-ci se lève et le prend affectueusement dans ses bras, l'embrasse sur le visage, dans le cou.

Tu es tellement beau, lui dit-il, que tu pourrais appartenir à un général. Si Amir n'a pas saisi le compliment, il s'est néanmoins senti flatté. Il a vu les autres hommes s'approcher de lui, le regarder avec envie. Il les a entendus s'engueuler à son sujet, ils semblaient être nombreux à le vouloir. Mais son maître ne l'a pas lâché. Il s'est senti aimé, enfin.

Et puis il a vu les hommes quitter la pièce les uns après les autres. Et son calvaire a commencé. Il n'oubliera jamais le poids de Nadir sur son dos, et puis la douleur, l'humiliation. Il n'oubliera jamais ce jour où sa vie s'est arrêtée. Ironie du sort, la fête avait été donnée pour l'anniversaire de son maître, né le même jour que lui.

Amir a quinze ans aujourd'hui. Il fête cinq années de viols, de rétention, cinq années de peur et de désespoir. Cinq années à danser, priant que la musique ne s'arrête jamais... Car dès que les notes cessent, son calvaire reprend.

Amir sait qu'une fête grandiose va être organisée aujourd'hui pour l'anniversaire de son tortionnaire. Ils seront nombreux à le regarder se trémousser, un trait de khôl autour des yeux, ses longs cheveux bouclés teints en blond. Et il entendra Nadir se gausser fièrement : venez voir comme il est joli mon garçon !

Amir a eu bien eu quelques vellétés de fuite, rapidement réduite à néant. S'échapper ? Pour aller où ? Il n'a plus rien. Le jour où on est venu l'acheter, on lui a tout pris. Et puis, lors de cérémonies plus importantes, il a eu l'occasion de croiser d'autres garçons comme lui, qui lui ont raconté comment certains enfants avaient tenté de s'enfuir, et surtout comment ils avaient été punis...

Amir a repris espoir, il y a quelques mois. Un soldat américain avait été invité à l'une de ces séances de viol traditionnel. L'homme en uniforme ne savait pas où il mettait les pieds. Amir a deviné son malaise lorsqu'il est venu se trémousser devant lui, il a vu son visage virer au rouge, il a vu dans ses yeux le dégoût, la pitié, la honte... Si le soldat l'avait désiré, Amir aurait été son jouet pour la nuit. Car depuis quelques mois, Nadir n'hésite pas à le partager. Peut-être en tire-t-il

un certain profit.

Mais le soldat a décliné l'invitation. Et Amir a été proposé à un autre. Plus vieux, plus sale... Alors que le vieil Afghan s'apprêtait à s'allonger sur lui, Amir a vu la porte de la chambre voler en éclats et l'Américain se saisir du pédophile. Des hommes sont intervenus, ont empêché le soldat de massacrer le vieux, et l'ont jeté hors de la maison.

Amir aurait tant voulu qu'il l'emporte avec lui. Il a longtemps espéré qu'il revienne, avec son armée. Mais il ne l'a jamais revu. Non, décidément, on ne l'aime pas...

Amir ne sait pas que le soldat a été évacué d'Afghanistan. Il ne sait pas que l'Armée Américaine, malgré les plaintes, malgré les alertes des soldats qui disent entendre des enfants hurler, a décidé de ne pas intervenir. Il ne sait pas que le Pentagone a ordonné à ses hommes de détourner leur regard prétextant que cela fait partie de la culture locale, préférant sacrifier des enfants afin de conserver de bonnes relations avec ses alliés afghans dont il a besoin pour lutter contre les talibans.

Ce qu'Amir sait, aujourd'hui, c'est que sa vie est foutue. Qu'elle ne vaut plus la peine d'être vécue. Il sait que dans quelques années, lorsqu'il sera majeur et qu'il ne sera plus d'aucune utilité à ces hommes, il sera jeté comme un chien dans les rues de la ville pour y pourrir lentement.

Ce qu'il sait également, c'est qu'il a une chance inespérée de se venger. C'est cette idée, outre la peur de la torture, qui le pousse à se lever chaque matin. Quelques semaines après le passage du soldat, un autre invité surprise s'est retrouvé parmi les spectateurs. Il a payé cher le droit de profiter d'Amir, l'a amené dans sa chambre, mais il ne l'a pas touché. Il l'a, au contraire, assuré de toute sa compassion, de tout son dégoût devant ces danses obscènes et ces viols.

La musique s'arrête lentement. Amir se redresse sur son vieux matelas, une lueur dans le regard. Il repense au visiteur. L'homme au turban lui a raconté l'histoire du talon d'Achille, et l'incroyable légende du cheval de Troie. Puis lui a laissé un cadeau avant de partir.

Amir entend des bruits depuis les jardins. Le public arrive. Amir regarde la robe sur le fauteuil. Une pure merveille, recouverte de paillettes qui feront danser les lumières sur les murs de la salle de réception. Une robe ample et soyeuse qui fera parfaitement l'affaire.

Amir l'enfile délicatement puis se maquille avec soin. On cogne à sa porte. Il se redresse, fait courir ses doigts fins et agiles sur les plis de la robe, relève le menton. Pose la main sur la poignée...

Un nœud vient se former dans sa gorge. Personne ne l'aura donc jamais aimé... Pas même le taliban qui est venu lui parler. Il sait que pour lui aussi il n'est qu'un

vulgaire objet. Comment cet homme a-t-il pu lui dire que la ceinture explosive accrochée à son ventre ne causerait de dégâts qu'aux personnes face à lui et qu'il en sortirait indemne ? Comment a-t-il pu proférer un tel mensonge ?

On ne vend pas les gens qu'on aime...

On ne viole pas les gens qu'on aime...

On ne ment pas aux gens qu'on aime...

Non, vraiment, personne ne l'a jamais aimé, il est temps de tirer sa révérence.

La musique enfle, Amir glisse sur le tapis, tournoie sur lui-même, dévisage chaque invité un à un, un sourire radieux et innocent aux lèvres, se plante devant Nadir...

A quelques kilomètres de là, la base américaine ressent les secousses d'une violente explosion. Un nuage de poussières monte dans le ciel, rapidement emporté par le vent. Seules restent en suspension dans le ciel bleu, scintillant sous le soleil, quelques poussières d'étoile.

Jean-Christophe Perriau

